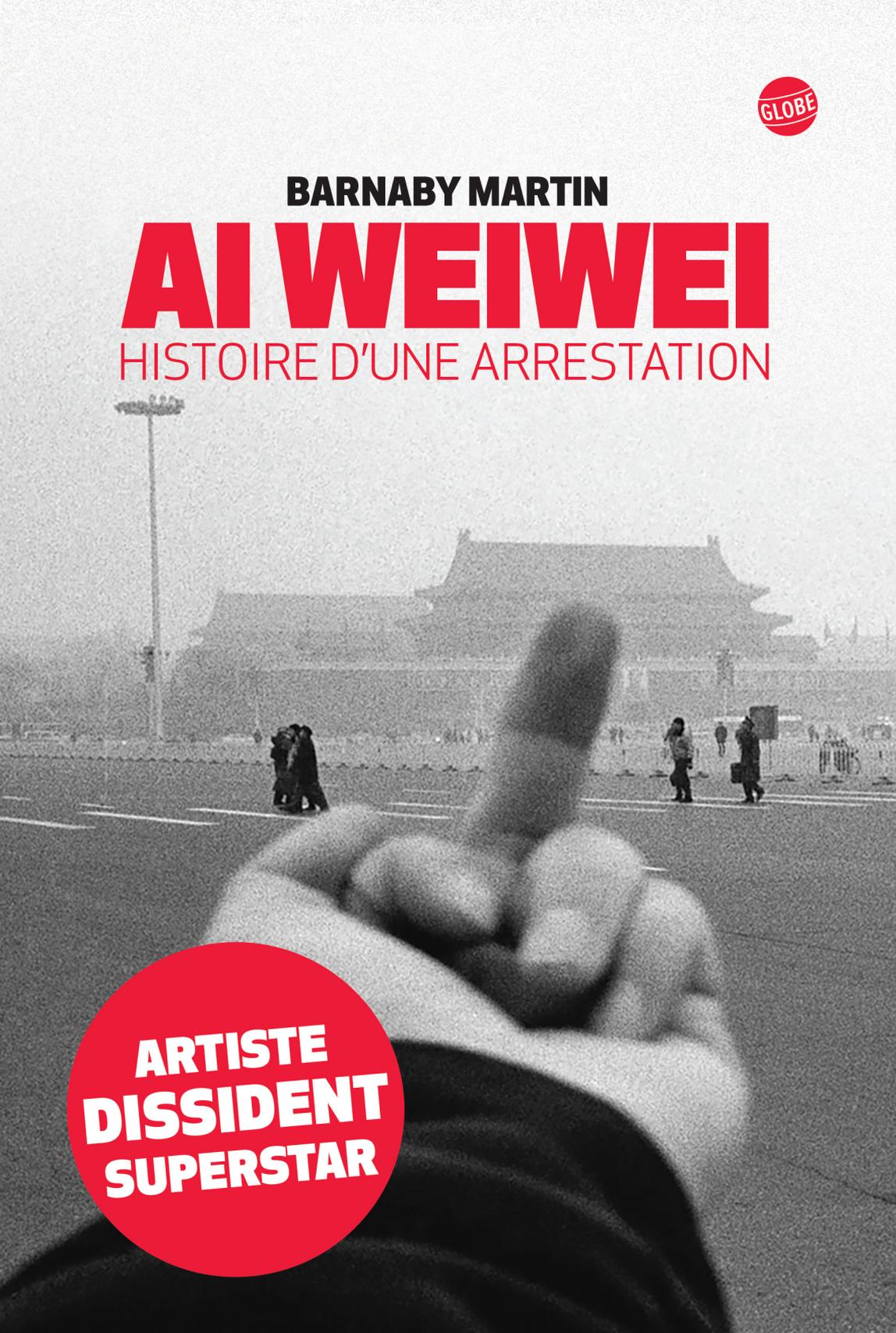




**BARNABY MARTIN**

# **AI WEIWEI**

HISTOIRE D'UNE ARRESTATION

A black and white, blurred photograph of Ai Weiwei in Tiananmen Square, China. He is in the foreground, shirtless, with his back to the camera. In the background, the Tiananmen Gate is visible, along with other people and a tall light pole.

**ARTISTE  
DISSIDENT  
SUPERSTAR**

Barnaby Martin

# Ai Weiwei

Histoire d'une arrestation

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)  
par Karine Reignier-Guerre*



11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>



«Parmi les réfugiés figurait une ouvrière berlinoise accompagnée de ses deux petites filles [...]. Elle nous a rapidement confié que son mari avait purgé une longue peine de prison parce qu'il était communiste et que, s'il était encore en vie, il se trouvait maintenant Dieu sait où dans un camp de redressement. Ainsi qu'elle nous l'apprit avec fierté, elle avait elle-même passé un an derrière les barreaux et y serait encore s'il n'y avait pas tant de monde dans les prisons et tant à faire dans les usines.

– Pour quelle raison avez-vous été condamnée ?  
lui ai-je demandé.

– Oh ! C'était à cause de certaines expressions, m'a-t-elle répondu.

Elle m'a alors expliqué qu'elle avait insulté le Führer, les symboles et les institutions du III<sup>e</sup> Reich. Pour moi, ce fut une révélation. Et [...] la raison profonde pour laquelle je me suis attelé à cette tâche [...]. Moins par excès de prétention, j'ose l'espérer, qu'à cause de certaines expressions. »

Victor Klemperer  
*LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich*



## PRÉFACE

Ai Weiwei et moi sommes amis depuis plusieurs décennies. Son père, Ai Qing, et le mien étaient deux jeunes artistes qui ont été plongés dans la révolution dès leur plus jeune âge. Ils se sont connus dans les années 1940, l'un écrivait des poèmes, l'autre des romans. Et ils sont devenus tous les deux des fonctionnaires de la culture sous le Parti communiste. Mon père a subi les foudres de la critique politique dès 1950, son père en 1957, mais Ai Qing a connu de plus grandes adversités, car toute sa famille a été exilée dans un camp de travail du Xinjiang, le Far West de la Chine. Ai Weiwei a grandi auprès de son père et a dû affronter comme lui mépris et humiliations.

Durant le premier « printemps de Pékin » en 1979, Ai Weiwei et moi avons participé ensemble à la première exposition d'artistes indépendants et non-conformistes, « Les Étoiles » (*Xing Xing*), devant les grilles du Musée national des Beaux-Arts de Pékin. Par la suite, il a pris le large en premier, pour aller à New York, et moi j'ai mis le cap un peu plus tard pour échouer à Paris. Chacun s'est égaré qui à l'Est qui à l'Ouest, mais le contact ne s'est jamais rompu entre nous.

Qui oserait dire qu'Ai Weiwei n'aime pas sa patrie ? Ai Weiwei est retourné à Pékin dès 1993, et ce fut le grand tournant de sa vie. En quittant l'Occident pour revenir en Chine, son intérêt pour l'art traditionnel chinois a redoublé. Le problème était que, à l'épreuve du feu de la Révolution culturelle, la culture et l'art chinois avaient été réduits en cendres. Ai Weiwei commença par se lancer dans le commerce d'antiquités, collectionnant de

nombreux bibelots anciens, et en particulier de merveilleux spécimens de l'art folklorique. Cela lui permit de s'immerger dans l'étude des techniques artistiques traditionnelles et populaires. Toutes ces sources d'inspiration devaient réapparaître plus tard dans sa propre création artistique. On peut affirmer qu'il a dans le même temps endossé la mission de propager l'art contemporain en Chine en créant un magazine artistique à Pékin, et ses trois fameux *Livre noir*, *Livre gris* et *Livre blanc*. Il va de soi que ces publications étaient clandestines, car toute la presse et toutes les maisons d'éditions sont totalement contrôlées par l'État.

Ai Weiwei se positionna tout de suite en chef de file, assumant ses « méfaits » au grand jour, tout en bravant les intempéries... Il eut le projet d'organiser des expositions d'artistes avant-gardistes dans une vaste grange d'un village de la banlieue de Pékin, ce qui fit l'effet de véritables bombes dans les milieux culturels. Par la suite, Ai annonça qu'il allait créer une galerie d'art. C'était sans précédent, et tout le monde crut à une plaisanterie. Depuis la Libération de Pékin par les communistes en 1949, il n'existait en effet plus une seule galerie privée. Il n'y avait plus que des musées, des centres culturels et des magasins d'art destinés aux touristes, ces derniers étaient gérés par des fonctionnaires du Parti.

Ai Weiwei a toujours choisi de relever des défis insolubles. Il se rendit donc avec un sans-gêne insolent auprès du Bureau de la culture de Pékin pour demander l'autorisation d'ouvrir une galerie. Il lui fut répondu : « Une galerie se livre à des activités commerciales ; il vous faut donc vous adresser au Bureau des affaires commerciales pour obtenir leur approbation. » Ai Weiwei alla donc au Bureau des affaires commerciales où il s'entendit répondre : « L'art fait partie de la culture. Vous devez donc d'abord obtenir le tampon du Bureau de la culture. » Ballotté d'un bureau à l'autre, Weiwei finit par obtenir cette réponse : « Vos histoires de galerie vont sûrement attirer des étrangers pour acheter vos peintures. Donc, cela concerne

des activités avec des étrangers et il faudrait tout d'abord obtenir l'accord de la Sécurité publique.» Avoir l'accord de la police? Cela aurait été aussi simple que de se mettre dans la gueule d'un tigre pour lui arracher les poils de la moustache...

Il n'en fallait pas plus pour qu'Ai Weiwei, d'un froncement de sourcils, ait un plan. Il s'associa à quelques amis pour construire un vaste hangar dans la banlieue est de Pékin et accrocha sur la façade une grande enseigne: «Grange artistique de Pékin». C'est ainsi que naquit la première galerie d'art réellement gérée par la société civile depuis la constitution de la République populaire de Chine en 1949! Comme la galerie s'appelait une «grange», le Bureau de la culture, celui des affaires commerciales et la Sécurité publique s'en sont lavé les mains et ne s'y sont plus intéressés. Pendant ce temps, évidemment, des expositions ont été montées dans la grange, des peintures s'y sont vendues, comme il se doit. On peut dire qu'Ai Weiwei a joué un bon tour au gouvernement!

Comme auparavant pour les cheveux défaits, ou pour les pantalons à pattes d'éléphant, ou pour l'art abstrait, ou pour la musique occidentale, ou pour le rock'n'roll, les dirigeants chinois ont fini par avoir une illumination lorsqu'ils ont compris que toutes ces broutilles ne représentaient pas une vraie menace pour le pouvoir politique, et que tout cela ne méritait pas qu'on dépense une énergie folle pour le réprimer. Le ciel ne s'écroulerait pas si le peuple prend un peu de bon temps, et cela le distrairait momentanément des difficultés grandissantes de la vie quotidienne.

À force de gagner du terrain, pouce à pouce, pied à pied, Ai Weiwei réussira par la suite à organiser une grande exposition avant-gardiste à Shanghai, dont le titre résume tout: «La méthode de non-collaboration». Devant cette façon pacifique de ne pas obtempérer aux ordres, les autorités de Shanghai ont eu

un moment d'inattention. C'est la méthode que les artistes sont obligés d'adopter en Chine : une forme de guérilla permanente, en tapant un coup ici, un coup là...

C'est surtout dans le domaine de l'art proprement dit qu'Ai Weiwei a réussi à s'imposer comme un créateur. Il s'est construit son propre atelier, dans le village de Caochangdi, sur la route qui mène à l'aéroport de la capitale, et s'est lancé dans une œuvre hors du commun, bien avant tout le monde, incitant de nombreux créateurs à se rassembler autour de lui. A l'heure actuelle, plus d'une centaine d'artistes, plusieurs dizaines de galeries se sont rassemblées autour de son atelier à Caochangdi, qui est devenu un village artistique aussi célèbre que Barbizon le fut au début du xx<sup>e</sup> siècle!

L'apparition des réseaux sociaux sur Internet suscita un enthousiasme délirant chez Ai Weiwei, qui me dit un jour : « Ah ! Enfin un espace à partir duquel on peut faire la nique au Parti ! » Il avait créé son blog, provoquant un flot ininterrompu de questions et de réponses. Il commentait les événements de l'actualité, se moquait de tout et de tous, discutait des affaires d'État sans limites, à cœur ouvert.

La liberté d'expression est l'ennemi mortel des dictatures. Après avoir rongé leur frein pendant un moment, les autorités finirent par fermer le blog d'Ai Weiwei.

Lors du tremblement de terre qui eut lieu au Sichuan en 2008, au moment où le concert de louanges à l'égard du Parti pour le secours qu'il avait apporté aux populations sinistrées battait son plein, Ai Weiwei organisa une « équipe d'investigation citoyenne », afin d'établir la liste des enfants disparus. Il y eut aussi l'affaire Yang Jia, du 1<sup>er</sup> juillet 2008, lorsqu'un jeune homme ulcéré assassina six policiers dans un commissariat de Shanghai et l'affaire Tan Zuoren, arrêté et condamné pour avoir démontré que les écoles du Sichuan avaient été si mal construites qu'elles risquaient de s'effondrer à la moindre secousse sismique...

Chaque fois Ai Weiwei se lança à corps perdu dans la bataille de la vérité pour révéler au public ce que l'État voulait cacher à tout prix. Cela finit par provoquer la rage de la police, qui tenta d'en finir avec lui, en lui portant un coup mortel au crâne dans une chambre d'hôtel à Chengdu, où il s'était rendu afin d'assister au procès de Tan Zuoren. Heureusement, Ai Weiwei a une tête solide et des os d'acier, sinon ils auraient réussi à le transformer en légume ! Après son opération au cerveau, qui eut lieu de justesse en Allemagne, peu de temps après l'incident, Ai Weiwei me téléphona et me dit qu'il en était sorti plus intelligent qu'auparavant...

Alors qu'Ai Weiwei devait faire face à des dangers grandissants, le rythme de ses expositions allait croissant. En l'espace de quelques années, il a gravi les échelons pour être à son zénith, et ses réalisations sur la scène internationale lui ont permis d'être désigné le plus grand artiste du monde. C'est la première fois, sur cette planète, qu'un artiste a une telle influence sur la société.

En accord avec son temps, le comité central du Parti décida de corriger les méthodes mafieuses de la police chinoise en ordonnant l'arrestation d'Ai Weiwei pour sa protection, bien sûr... Une protection intense, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, l'œil du flic tout près de l'œil du prisonnier, et ce, pendant quatre-vingt-un jours. Weiwei n'en a pas pour autant perdu la raison. On peut dire qu'il a vraiment la tête dure !

Ces dernières années, tant de citoyens d'élite, un bataillon après l'autre, se sont lancés dans un bras de fer avec le parti dirigeant : ils ont tous été écrasés. Ai Weiwei est la seule exception. Il a réussi, en se tournant légèrement sur le côté, à transformer l'énorme rocher qui l'écrasait en un marchepied qui l'a mené à la célébrité. À l'heure actuelle, la politique de la terre brûlée menée par le gouvernement chinois a changé

tous les arbres en troncs dénudés, mais sur cette terre désolée, comme un immense cèdre, Ai Weiwei se dresse. Ils auront désormais bien du mal, avec leur marteau et leur faucille, à lui régler son sort!

Janvier 2016

Wang Keping\*

\* Wang Keping, né en 1949 en même temps que l'arrivée au pouvoir du Parti communiste chinois, a été l'un des fondateurs du premier groupe artistique non conformiste créé à Pékin en 1979, le groupe « Les Étoiles ». Il a quitté la Chine pour s'établir à Paris au début des années 1980, et s'est imposé sur la scène artistique en tant que sculpteur. Ses œuvres font partie des collections de musées importants, parmi lesquels le Centre Pompidou. Il a été fait chevalier des Arts et des Lettres.

## PREMIÈRE PARTIE



Juillet 2011. Ai Weiwei est assigné à résidence à Pékin. Il vient d'être libéré de prison, ne peut parler ni aux journalistes ni à la communauté des dissidents, et doit obtenir l'autorisation de ses gardiens chaque fois qu'il souhaite se déplacer, même juste à côté de chez lui. Lorsque la permission lui est accordée, il est suivi par des policiers en civil. Ce n'est pas exactement la « liberté » qu'il espérait mais, comme je m'apprête à le constater, c'est nettement mieux que ce qu'il a connu en détention.

De même que des milliers d'autres à travers le monde, je découvre sur Internet les images de sa libération – ou comment l'un des plus grands artistes chinois se fait déposer sans cérémonie devant sa porte par une voiture de police. Les mains crispées sur son pantalon privé de ceinture, il paraît hébété et effrayé. Tout juste se contente-t-il de bafouiller quelques mots à l'intention des caméras braquées sur lui, avant de franchir le portail métallique : il n'a pas le droit de parler aux journalistes, et espère qu'on le comprendra. En dépit des efforts déployés par le Parti communiste chinois (PCC) pour dépeindre la Chine comme un pays moderne et fréquentable, ses dirigeants demeurent incapables de tolérer les divergences d'opinion. La volonté affichée d'améliorer l'image du pays à l'étranger n'est qu'un « faux sourire », pour reprendre l'expression d'Ai Weiwei au sujet des Jeux olympiques de Pékin. En Chine, quel que soit votre degré d'influence ou de célébrité, vous serez arrêté si vous franchissez la frontière invisible entre ce qui peut se dire et ce qui ne se dit pas. L'arrestation d'Ai Weiwei constitua un événement particulièrement démoralisant et

inquiétant pour ceux qui, en Chine comme à l'étranger, voyaient en lui l'un des rares individus assez audacieux pour critiquer ouvertement le régime.

Quelques années plus tôt, le public occidental ignorait quasiment tout de cet homme étrange, aux allures d'ours et à la barbe de sage, qui glousse fréquemment et fabrique des œuvres d'art inexplicables. Un homme d'un genre à part. Même dans le milieu de l'art, il est inclassable. De prime abord, on peut le prendre pour une sorte de dadaïste chinois, mais un dadaïste œuvrant dans un pays situé au carrefour du *Meilleur des mondes* et de *1984*. Weiwei appartient également à la catégorie des activistes politiques et des blogueurs – à ceci près qu'il exerce ces activités dans une société où elles signent généralement l'arrêt de mort d'une carrière.

*Sunflower Seeds* [*Graines de tournesol*], une installation présentée en 2010 à la Tate Modern à Londres, le propulse sur le devant de la scène internationale et incite de nombreux Occidentaux à s'intéresser à son travail. Ils découvrent alors une série d'installations étranges, conçues par un artiste passé maître dans la transformation et le détournement d'objets du quotidien : tabourets imbriqués les uns dans les autres, chaises et portes en marbre, soulier permettant de chausser deux pieds à la fois, caméra de surveillance en marbre, ruches en charbon alignées sur le sol, bicyclettes juchées les unes sur les autres, poteries néolithiques trempées dans de la peinture industrielle. Weiwei conçoit également des performances : *Fairytales* [*Conte de fées*], inaugurée en 2007 pour la douzième Documenta de Kassel, organise le séjour de mille et un citoyens chinois dans la ville allemande pendant plusieurs semaines ; *Remembering* [*Pour mémoire*] est une fresque obsédante, créée en 2009 pour l'exposition « So Sorry » de Munich qui présente un panorama complet de son travail. Composée de neuf mille sacs à dos spécialement

fabriqués pour l'artiste dans des couleurs vives, l'œuvre occupe toute la façade de la Haus der Kunst. Les cartables collés les uns aux autres forment une mosaïque sur laquelle on peut lire, en idéogrammes chinois géants, les mots tragiques d'une mère dont la fillette a disparu dans le séisme qui a dévasté la province du Sichuan en 2008 : « Elle a vécu heureuse sur cette terre pendant sept ans. » Des milliers d'enfants ont trouvé la mort dans la catastrophe, écrasés sous les décombres d'écoles construites à la va-vite.

Le travail de Weiwei est tantôt sérieux, tantôt irrévérencieux, à la fois inventif et banal. Entre ses mains, les objets normaux apparaissent sous un jour étrange et inhabituel. En plus de trente années, il a créé un univers très identifiable qui force le public à regarder la réalité plus attentivement, et à la percevoir d'un œil neuf.

Cependant, ce n'est pas cette altération des objets du quotidien qui vaut à Ai Weiwei ses premiers ennuis avec les autorités chinoises. Ses problèmes commencent véritablement lorsque sa lutte véhémement contre la corruption et pour la liberté d'expression devient partie intégrante de son travail artistique. Au moment de son arrestation, ses activités non artistiques l'occupent quasiment à plein temps. À certaines périodes, plus de mille cinq cents personnes travaillent à son service. Dès lors, l'art n'est qu'un des nombreux domaines d'exercice de son énergie et de sa personnalité, au même titre que l'architecture, l'écriture, le microblogging et le militantisme politique. Ai Weiwei est un demiurge de l'activisme radical. Son influence et sa force de frappe semblent avoir été largement sous-estimées par le régime avant son arrestation. Sans doute leurrés par son image à la Marcel Duchamp, malicieuse et clownesque, les dirigeants chinois n'ont pas perçu les intentions nettement moins drolatiques qui animent le personnage. Weiwei désire changer la Chine, rien de moins.

Telle l'une des Furies de la mythologie grecque, il est à la fois le rejeton et la Némésis du pouvoir en place.

Quelques jours après sa libération, je contacte plusieurs connaissances à Pékin. Personne ne lui a encore parlé. Ai Weiwei refuse tout entretien, car il craint d'enfreindre les obligations de sa liberté conditionnelle et d'être à nouveau arrêté. Privé de toute information, je décide alors de remonter à la source : je compose son ancien numéro de portable. Persuadé que la police a confisqué ou déconnecté l'appareil, je suis très surpris d'entendre sa voix. Il semble bien plus vieux que lors de notre dernière rencontre, un mois avant son arrestation. Plus vieux et plus lent. « Ils l'ont brisé », me dis-je. Je suis vite rassuré : quand je lui demande comment s'est passée sa détention, il retrouve sa franchise et sa vivacité coutumières. « Venez me voir, suggère-t-il, et nous parlerons de tout. » J'accepte aussitôt, mais, sachant sa ligne téléphonique et son adresse électronique surveillées, je me garde d'annoncer précisément la date de ma visite.

Au premier trimestre 2011, l'excitation qui régnait au sein de la communauté des dissidents de Pékin et, d'une manière plus générale, chez ceux qui osaient critiquer le gouvernement chinois tourne à la paranoïa. Les printemps arabes vont bon train. Les régimes autoritaires du Moyen-Orient mènent des combats d'arrière-garde et les révolutionnaires semblent avoir le vent en poupe. En février 2011, une véritable inquiétude s'empare des dirigeants chinois, horrifiés par les bouleversements à l'œuvre en Égypte et au Yémen. Les émeutes auxquelles doivent faire face les régimes en place rappellent la montée du parti polonais Solidarność en 1989 et l'effondrement du bloc soviétique. À cette époque, les étudiants chinois avaient manifesté sur la place

Tian'anmen pour exprimer leur solidarité envers leurs frères et sœurs d'Union soviétique.

En février 2011, conscient du danger, le gouvernement chinois décide d'agir. Des centaines de dissidents et de militants des droits de l'homme sont arrêtés, passés à tabac, torturés, interrogés sans relâche et obligés de livrer des confessions filmées. Certains ne restent que quelques jours sous les verrous, d'autres sont envoyés en camp de rééducation, d'autres encore disparaissent purement et simplement. À l'heure où je rédige ces lignes, leurs proches ne savent toujours pas où ils se trouvent. La plupart d'entre eux ont été encagoulés lors de leur arrestation, puis soumis à une surveillance permanente. Les familles des prisonniers qui osent parler aux journalistes du quotidien britannique *The Guardian* déclarent que ces derniers sont traumatisés depuis leur retour, qu'ils souffrent de troubles du sommeil et de pertes de mémoire.

Pour les autorités, il s'agit d'une rafle préventive. Les événements tragiques du 4 juin 1989 place Tian'anmen ont créé un précédent qu'il faut éviter à tout prix de voir se reproduire. Les manifestations de 1989 avaient commencé de manière relativement paisible, sous la forme d'une veillée funéraire en hommage à Hu Yaobang, un réformateur très apprécié décédé le 15 avril 1989, puis elles s'étaient rapidement envenimées. Les étudiants réclamaient la poursuite des réformes. Soutenus par les habitants et les ouvriers de la capitale, encouragés par l'inaction des dirigeants, ils avaient ensuite entrepris de dénoncer nommément les membres du Bureau politique. Les leaders du mouvement étudiant – dont Wu'er Kaixi, Wang Dan et Chai Ling – avaient été autorisés à se servir de la place Tian'anmen comme d'une plate-forme pour s'adresser à la Chine et au monde. Estimant que les étudiants se contentaient d'exprimer leur patriotisme, le secrétaire général du Parti, Zhao Ziyang, appelait les autorités à la modération.

Persuadé du contraire, Li Peng, le chef de l'aile conservatrice, prônait l'usage de la force. La décision finale revint au chef suprême, Deng Xiaoping, figure clé de nombreux événements importants de la Chine postimpériale.

Né en 1904, Deng Xiaoping avait vu périr nombre de ses amis et collègues dans les conflits entre communistes et nationalistes, puis lors de la guerre contre le Japon. En 1934-1935, il avait effectué la Longue Marche au côté de Mao Zedong. Ce long repli militaire, emblématique de la naissance du PCC, se révéla particulièrement meurtrier: forte de quatre-vingt mille personnes au départ, l'armée maoïste n'en comptait plus que huit mille à l'arrivée. Deng Xiaoping avait ensuite tenu un rôle essentiel dans les grandes campagnes militaires, notamment en tant que commissaire politique de la 2<sup>e</sup> armée durant la bataille de Huaihai en 1948-1949 – l'un des affrontements militaires les plus terribles de l'histoire, sorte de Stalingrad chinois, dont le nombre de victimes côté nationalistes est estimé à cinq cent mille. Puis Deng avait connu la débâcle du Grand Bond en avant, suivie d'une famine catastrophique qui avait fait entre trente et quarante-cinq millions de victimes. Mao Zedong l'avait écarté trois fois du pouvoir, mais il avait toujours été rappelé à la table des décisions politiques. La guerre et la violence, qui semblent avoir servi de décor à sa vie entière, avaient atteint leur point culminant lors de la Révolution culturelle: victime de la frénésie meurtrière des Gardes rouges, son propre fils avait été jeté par la fenêtre de son dortoir et était resté paralysé toute sa vie. L'onde de choc des premières années de la Révolution culturelle, dont l'extrême violence n'avait pu être contenue que par le déploiement de l'Armée populaire de libération, avait continué à se propager après la mort de Mao et de Zhou Enlai en 1976 et l'arrestation de la Bande des Quatre par Hua Guofeng, le successeur désigné par Mao: l'anarchie avait perduré jusqu'à l'accession de Deng

Xiaoping au poste de chef suprême en 1978. En juin 1989, cet homme qui avait tout connu – terreur, souffrances, victoires remportées de haute lutte – n’avait aucune envie de laisser une bande d’étudiants précipiter le pays dans le chaos. Aujourd’hui encore, le PCC utilise cette décision politique de Deng Xiaoping, et la façon dont il l’avait expliquée, pour justifier les termes de son contrat avec le peuple chinois. Nous voulons construire la démocratie socialiste, avait-il déclaré en substance, mais nous ne pouvons pas le faire à la hâte, et nous ne voulons certainement pas d’un système à l’occidentale. Avec notre milliard d’habitants, si nous passions au système électoral à partis multiples, la situation dégénérerait en une guerre civile effrénée comparable à celle de la Révolution culturelle. La démocratie est notre but, mais nous n’y parviendrons pas sans stabilité nationale.

Quoi qu’il en soit, pourquoi le gouvernement a-t-il décidé d’arrêter Ai Weiwei? Pour l’observateur extérieur, et particulièrement pour l’Occidental qui ne connaît que son activité d’artiste conceptuel, cette arrestation paraît incompréhensible, voire choquante. La vague d’arrestations lancée au début 2011 à l’encontre de militants politiques et de défenseurs des droits de l’homme était décourageante, mais prévisible: les avocats et les activistes constituent invariablement les premières cibles des régimes autoritaires. Mais pourquoi harceler un artiste conceptuel qui venait de recouvrir le plancher d’un grand musée londonien avec des millions de graines de tournesol peintes à la main? Le Parti avait-il développé un point de vue éminemment subtil sur les origines de la dissidence? Comprendait-il enfin la nature profondément subversive de son art dadaïste? Reconnaisait-il que les révolutions esthétiques ont de tout temps annoncé les révolutions sociales? Pressentait-il que la population finirait par changer sa manière de



Wang Keping, l'un des membres fondateurs du groupe Les Étoiles, se repose chez Weiwei dans le Lower East Side.

Un autre colocataire de Weiwei, le violoniste et compositeur Tan Dun, ici avec une amie. Contraint de jouer dans la rue pour gagner sa vie, le jeune virtuose est encore loin du succès planétaire qu'il connaît aujourd'hui.





En publiant ses trois manuels, *The Black Cover Book*, *The White Cover Book* et *The Grey Cover Book*, Weiwei cherche à familiariser le public chinois avec les récentes productions de l'art occidental.